

L'identité narrative en question

Biographie langagière et réaménagement identitaire

Raphaël BARONI & Anick GIROUD

Dénudation jusqu'à l'un inqualifiable, jusqu'au pur quelqu'un, unique et élu, c'est-à-dire exposition à l'autre, sans dérobade possible, le Dire dans sa sincérité de signe donné à Autrui, m'absout de toute identité qui ressurgirait comme un caillot qui se coagulerait pour soi, coïnciderait avec soi. (Lévinas, 1974 : 85)

Introduction

Dans cet article, nous mènerons une réflexion critique sur l'identité narrative en nous focalisant sur un genre particulier de récit : la biographie langagière. Après avoir brièvement décrit la nature et l'origine de la notion de « biographie langagière », nous donnerons un aperçu critique de la notion d'*identité narrative*. Nous essayerons ensuite de montrer, à travers l'analyse d'un récit conversationnel, que si une identité est mise en jeu dans l'entretien biographique, et si cette identité peut être jugée féconde dans le processus d'appropriation d'une langue étrangère, le récit par lequel elle se constitue se doit d'être ancré dans l'actualité d'une interlocution. En conséquence, le discours identitaire sera haché, tâtonnant, parfois contradictoire, loin des impératifs de cohérence et de linéarité que l'on rattache ordinairement à la fonction narrative. Si cette étude vise avant tout à réfléchir sur la fonction identitaire d'un genre narratif produit dans un

contexte didactique, sa portée pourra néanmoins être étendue à l'ensemble de la problématique reliant les productions narratives avec la formation d'une identité dynamique, dont le profil ne cesse de se modifier dans le temps.

La biographie langagière et ses usages

À la suite de Christine Perregaux, nous définirons la biographie langagière de la manière suivante : « Il s'agit avant tout d'un récit plus ou moins long, plus ou moins complet, où une personne se raconte autour d'une thématique particulière, celle de son rapport aux langues, où elle fait état d'un vécu particulier, d'un moment mémorable. » (2002 : 83)

Quand elle a fait son apparition dans le *Cadre européen commun de référence* (CECR), il y a une dizaine d'années, la biographie langagière visait en premier lieu à enrichir le *curriculum* des sujets plurilingues en valorisant leurs acquisitions liées à des contacts langagiers ne relevant pas directement d'un apprentissage scolaire¹. À cet objectif évaluatif, s'est ajouté ultérieurement le souci didactique d'amener les apprenant(e)s à réfléchir sur leurs compétences langagières, sur leur mode d'appropriation des langues et sur leur investissement dans cette activité, notamment à travers l'établissement de *Portfolios* (PEL). On peut donc dire aujourd'hui que le genre « biographie langagière » se définit comme une forme d'autobiographie qui se distingue, d'une part, par la nature singulière de sa thématique (l'histoire de l'appropriation d'une langue ou d'un épisode lié à cette histoire) et, d'autre part, par son usage institutionnel, qui comprend des objectifs d'évaluation et de formation. Sur ce dernier point, deux pistes se dessinent dans les travaux récents² :

1) D'un côté, on peut insister sur la *réflexivité* qui découle de la production biographique. On souligne ainsi la dissociation entre un

¹ Il faut mentionner également l'objectif social et politique de valorisation du plurilinguisme au sein de la Communauté européenne.

² Pour un aperçu général, voir l'article de Simon & Thamin (2009).

sujet producteur et un sujet qui devient objet de son discours³. Par ailleurs, dans la lignée des travaux sur les histoires de vie en formation (Pineau & Le Grand, 1993), on insiste sur la prise en charge de son appropriation par le sujet, qui lui permet de passer du statut passif de récepteur d'un savoir au statut actif de sujet prenant en charge son appropriation de la langue. En d'autres termes, le regard rétrospectif permet une distanciation de soi qui favorise la compréhension et la mise en place de contextes favorables à l'amélioration des compétences, mais aussi un renouvellement de l'investissement dans le processus d'appropriation.

2) D'un autre côté, on présente souvent l'apprentissage d'une langue étrangère ou seconde comme une brèche dans la trajectoire biographique du sujet, comme un processus d'acculturation instaurant une discontinuité dans l'image de soi. Non seulement l'apprenant(e) serait confronté(e) à un milieu différent, mais il ou elle se découvrirait différent(e) dans ce nouveau contexte, dans sa façon de penser, de parler et d'interagir avec autrui en utilisant une langue différente⁴. La production autobiographique aurait alors pour fonction de reconstruire une cohérence identitaire menacée de dispersion (Molinié, 2002). Cet aspect serait lié au précédent dans la mesure où ce ne serait que par la dissociation de soi produite par le récit autobiographique – notamment dans un contexte interlocutif venant multiplier et problématiser les points de vue – qu'une identité pourrait entrer dans une dynamique de refondation identitaire. On peut aussi souligner, dans le prolongement des réflexions de Lacan sur la formation de l'identité, que cette dernière ne peut se former qu'à partir d'une dissociation réflexive fondamentale articulant la dialectique du même et de l'autre (Fludernik, 2007 : 261). Avant de nous pencher sur une analyse de cas, c'est la nature de cette *identité narrative* que nous voudrions discuter plus en détail, car nous verrons

³ « En effet, raconter permet au locuteur/écrivain de dissocier le soi parlant ou écrivain de l'acte de parole, de manière à prendre une posture réflexive vis-à-vis du soi en tant que personnage. » (Bamberg, 2009 : 132, notre traduction)

⁴ Pour une analyse de cette problématique en relation avec la question du genre (au sens de *gender*), voir Baroni & Jeanneret (2008).

que, malgré le succès que rencontre cette notion dans de nombreux champs disciplinaires, elle est encore loin de faire consensus.

L'identité narrative en question

La notion d'*identité narrative* a connu un succès grandissant ces dernières années, à tel point qu'elle a fini par s'imposer dans de nombreuses disciplines comme un paradigme que James Phelan a pu qualifier d'« impérialiste » (2005 : 210). Un tel succès s'explique probablement par plusieurs facteurs : par des origines disciplinaires multiples et convergentes (psychologie⁵, neurologie⁶, médecine⁷, sociologie⁸, philosophie⁹, linguistique¹⁰, etc.) et par cet effet de mode que les anglo-saxons ont baptisé le « *narrative turn* », qui toucherait l'ensemble des sciences humaines et les sciences sociales depuis une quinzaine d'années (cf. Salmon, 2007).

La notion d'identité narrative vise en général à résoudre un paradoxe temporel : d'une part, nous avons conscience que nous nous transformons tout au long de notre existence, et d'autre part, il existe un sentiment de soi qui perdure dans le temps, une continuité malgré les différences qui nous affectent d'une période à une autre. À cela s'ajoute la difficulté de trouver une médiation entre le sentiment de l'unicité du sujet (« je » suis unique) et le besoin d'appartenance à un groupe (« je » suis pareil à un « autre », « je » suis un « nous »). Enfin

⁵ Voir notamment les travaux de Jerome Bruner (2002).

⁶ Voir par exemple les travaux de Paul J. Eakin (2004) inspirés du neuropsychologue Antonio R. Damasio. Voir aussi les travaux d'Oliver Sacks (1992) qui mettent en relation la perte de la fonction narrative avec la destruction de l'identité.

⁷ Voir par exemple Arthur W. Franck (1995) et Shlomith Rimmon-Kenan (2002).

⁸ Voir Jean-Claude Kaufmann (2004).

⁹ Voir Paul Ricœur (1985, 1990).

¹⁰ Voir Jacques Brès (1994). La notion de « mise en ascendance » de la temporalité développée par Brès pourrait s'appliquer à l'entretien que nous avons analysé : le sujet passe d'une interprétation passive d'un choix de vie à une variante dans laquelle l'agentivité est réinvestie dans l'actualité de son discours.

se pose la question du rapport entre soi et le monde qui engage la dialectique de l'agentivité (« je » transforme le monde) et de la passivité (« je » m'adapte au monde, j'en fais partie). Ainsi que le résume Michael Bamberg :

L'affirmation de l'identité commence avec le dilemme de la continuité et du changement, et à partir de là, débouche sur des questions concernant l'unicité et l'agentivité ; la conscience de soi, quant à elle, est fondée par l'action et par la différenciation entre soi et les autres, et ensuite, elle continue à naviguer sur les eaux de la continuité et du changement. (2009 : 132, m.t.)

Ainsi que l'affirme Bamberg, le récit serait un genre de production langagière « privilégié pour la construction de l'identité » précisément parce qu'il s'agit d'un « acte de discours qui implique d'ordonner des personnages dans le temps et dans l'espace » (2009 : 132, m.t.). La réponse au paradoxe identitaire ferait donc intervenir une forme de médiation narrative, qui jouerait un rôle intégrateur en inscrivant des événements hétérogènes, distendus dans le temps, à l'intérieur d'un récit homogénéisant.

Paul Ricœur a joué un rôle essentiel dans la mise en lumière de l'articulation entre un problème identitaire et une réponse qui reposerait sur la « médiation » d'un récit. La narrativité opérerait ainsi une « mise en intrigue¹¹ » du vécu qui permettrait au sujet de reconfigurer son identité tout au long de sa vie :

Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet vouée à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognition, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*), la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une

¹¹ L'équivalence que fait Ricœur entre « intrigue » et « configuration » est discutable dans le sens où elle ignore la distinction entre un récit « intrigant », qui s'inscrit dans une poétique réticente, et un récit qui vise au contraire à expliquer le passé sans détour (cf. Baroni, 2009 : 45-94).

identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. L'ipséité peut échapper au dilemme du Même et de l'Autre, dans la mesure où son identité repose sur une structure temporelle conforme au modèle d'identité dynamique issue de la composition poétique d'un texte narratif. À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust. (1985 : 443)

Cette perspective rejoint sur bien des points la position constructiviste d'un Jerome Bruner qui affirme que « le Moi est probablement l'œuvre d'art la plus impressionnante que nous ayons été capables de concevoir, mais aussi, à n'en pas douter, la plus complexe » (2002 : 16). Bruner insiste lui aussi sur la fonction remplie par la production narrative dans cette construction identitaire.

Il n'existe rien qui ressemblerait à un Moi intuitivement évident et essentiel à connaître, qui se tiendrait là, devant nous, bien sage, attendant que nous en fassions le portrait avec nos mots. Il serait plus juste de dire que nous ne cessons de construire et de reconstruire ce Moi pour faire face aux situations qui se présentent à nous ; nous sommes guidés pour cela par notre mémoire des choses du passé, mais aussi par ce que nous attendons du futur, espoirs ou angoisses. Se raconter, c'est en quelque sorte bâtir une histoire qui dirait qui nous sommes, ce que nous sommes, ce qui s'est passé, et pourquoi nous faisons ce que nous faisons. (2002 : 58).

Dans cette approche psycho-sociale, comme dans la conception ricœurienne, nous voyons que le récit opèrerait une « construction identitaire » qui répondrait aux « situations qui se présentent à nous », il permettrait ainsi d'inclure le « changement » et la « mutabilité », dans la « cohésion d'une vie ».

En dépit de ce consensus apparent, plusieurs critiques sont venues récemment remettre en cause ce rôle de *suture identitaire* que l'on a coutume d'associer aux récits biographiques. Nous en mentionnerons

deux¹² qui nous paraissent éclairer certains angles morts entourant la notion d'identité narrative.

La première critique a été formulée par le philosophe Galen Strawson dans un article polémique intitulé « *Against Narrativity* ». Strawson s'oppose à ce qu'il considère comme un large consensus concernant le fait que les être humains verraient ou vivraient leur vie comme s'il s'agissait d'une sorte de récit ou d'une collection de récits (2004 : 428). Strawson conteste notamment l'idée selon laquelle nous aurions nécessairement besoin d'inscrire notre identité dans la continuité et la forme d'un récit. Pour lui, il existerait des personnalités plus narratives que d'autres, reposant davantage sur la diachronie, le besoin de continuité, la reconnaissance de formes et la tendance à se raconter, alors que d'autres seraient des personnalités plus « épisodiques », ancrées dans le présent et peu préoccupées par ces questions de forme, de continuité et de narration. Si l'identité narrative demeure donc une réalité pour certains, il n'y a pas lieu, selon lui, de généraliser sa portée et d'en faire une condition nécessaire ou souhaitable de l'existence humaine.

Le sociologue Jean-Claude Kaufmann, qui s'est appuyé tout au long de sa carrière sur des récits de vie collectées dans le cadre d'entretiens compréhensifs, apporte lui aussi un correctif important à la thèse de l'identité narrative. Il précise en effet que :

Les grandes et belles histoires de vie sont réservées à des moments un peu particuliers, où ego est sommé de se raconter. Ainsi qu'à d'autres moments de rêverie plus personnelle, où il se raconte à lui-même. Y compris dans ces moments, les récits sont plus hachés qu'on ne le suppose souvent. [...] L'identité narrative est en réalité faite de séquences, souvent très courtes, sans beaucoup de suites logiques entre elles. (2004 : 155-156)

¹² La critique que Shlommith Rimmon-Kenan (2002) adresse à Arthur W. Franck (1995) – ce dernier affirmant que les récits de maladie inscriraient la rupture biographique instaurée par cette dernière dans des schémas canoniques (phénix renaissant de ses cendres, épiphanie, etc.) – recoupe sur bien des points les éléments soulevés par G. Strawson et J.-C. Kauffman.

Quand on se pose la question de la portée réelle des récits de vie dans la constitution d'une identité personnelle, il importe ainsi de ne pas confondre les données que le chercheur recueille en sollicitant un récit cohérent et extensif (couvrant l'ensemble de la trajectoire du sujet) et la place réelle que de telles narrations occupent dans les pratiques ordinaires des sujets et dans leur représentation de soi. À la suite de Strawson, non seulement on pourrait affirmer que certaines personnalités sont moins narratives que d'autres, mais encore, ainsi que le souligne Kaufmann, que les « grandes et belles histoires de vie » sont plutôt rares et que l'identité se joue plutôt dans une succession de séquences courtes, isolées les unes des autres, et très souvent contradictoires :

Derrière l'apparence de belles histoires de vie complètes et limpides, ego ne cesse en fait de se raconter des fragments de récits hétéroclites et hachés. Plus l'observateur se rapproche de la vie ordinaire telle qu'elle se vit ordinairement, plus il relève d'éclatements contrastés. Afficher une identité exactement contraire à celle qui vient d'être expérimentée est même une procédure courante [...] pour rétablir l'estime de soi. Plongé dans l'action, ego joue de ses différentes facettes identitaires sans hésiter le moins du monde sur les contradictions. [...] En d'autres termes, entre identité biographique et identité immédiate, ego utilise deux modalités identitaires relativement opposées dans leur logique de fonctionnement (Kaufmann 2004 : 160)

On pourrait donc postuler qu'il existe non seulement une opposition entre des « personnalités épisodiques » et « personnalités diachroniques » ou « narratives », mais qu'il y aurait également, au cœur même du sujet, une tension entre ce que Kaufmann appelle une « identité biographique » et une « identité immédiate », cette dernière n'étant nullement tenue de s'inscrire dans la continuité d'un récit global visant à projeter une image concordante du sujet dans le temps.

Des récits identitaires morcelés et interactifs

Malgré les critiques que nous venons de mentionner, nous voudrions montrer que les liens entre identité et narrativité peuvent malgré tout être considérés comme essentiels pour autant que l'on ne

simplifie ni la forme, ni la fonction que l'on attribue généralement aux récits autobiographiques. Si le rôle du récit de soi était effectivement de projeter une image globale et concordante de l'identité, si son but était de produire une cohérence qui viendrait compenser les changements qui affectent le sujet au cours de son existence, nous pourrions en effet douter de son caractère généralisable pour traiter des questions relatives à l'identité. Mais on peut très bien formuler l'hypothèse que l'individu « épisodique » dont parle Strawson, et que l'identité « immédiate » évoquée par Kaufmann, dépendent également de représentations de soi qui se développent sur un mode narratif d'un type particulier : il existerait ainsi des formes spécifiques de narrativité actualisant des séquences très courtes, « hachées », voire même « incohérentes » sur une échelle élargie.

Par ailleurs, sur un plan fonctionnel, on pourrait se demander si les récits que nous faisons de nos vies nous servent essentiellement à sauver l'unité et le sens de notre histoire, ou s'ils ne poursuivent pas, très souvent, un but différent. Ne peut-on pas soutenir qu'en nous poussant à réfléchir sur nous-mêmes, et en nous exposant au point de vue d'autrui, ces récits peuvent chercher à *inquiéter* la manière dont nous nous percevons, à ébranler une image de soi qui risque de se figer en routine, en habitude de penser, certes rassurante, mais qui enferme notre avenir, qui le coagule dans le passé comme une vieille rengaine sans cesse répétée ? Ainsi que le soutenait Paul Watzlawick (1980), face à une souffrance chronique, ne cherchons-nous pas un changement d'un type particulier, qui se présente comme une véritable rupture, comme une transformation qui demande de passer par une modification complète de nos cadres de pensée, au risque de l'absurde ?

En ce qui concerne le cas particulier des récits conversationnels, Elinor Ochs et Lisa Capps ont montré récemment qu'il existe différents registres narratifs. Les récits du premier type, essentiellement monologiques, sont bien structurés et possèdent un haut degré de racontabilité¹³, ainsi qu'un sens évident, établi à l'avance

¹³ Sur la notion de « *tellability* », voir Baroni (2009b).

par le locuteur, tandis que dans le second cas, moins souvent étudié mais certainement bien plus fréquent, les récits sont requis par autrui et livrés avec réticence, ou alors ils sont produits par des narrateurs qui cherchent en tâtonnant un sens qui s'établit progressivement avec le concours des interlocuteurs :

Un narrateur peut raconter une anecdote inhabituelle qui suscite l'intérêt des auditeurs et il peut chercher à leur faire partager son point de vue. Cependant, dans d'autres récits conversationnels où des interlocuteurs sont questionnés sur leurs activités de la journée, ces derniers peuvent être amenés à raconter sans enthousiasme ce qui s'est passé, et ils ne feront pas l'effort de présenter les faits comme ayant été particulièrement importants. On pourrait dire que ces types de récits relatent des incidents à peine racontables. Un autre scénario à faible niveau de « racontabilité » (*tellability*) consiste en un narrateur qui commence son récit avec hésitation et péniblement. Ces histoires ne sont pas les produits bien huilés des orateurs professionnels. Dans ce cas, les narrateurs cherchent leurs mots. (Ochs & Capps 2001: 34-35, n.t.)

Une telle observation, dans le cadre des récits identitaires, peut nous amener à nous demander si nous racontons notre vie pour nous retrouver tels qu'en nous-mêmes, fidèles à une image préfabriquée de notre identité, ou au contraire pour nous découvrir différents, pour nous penser autrement, pour défricher avec notre interlocuteur des zones inconnues, de nouvelles perspectives sur notre existence passée, présente ou future ? D'ailleurs, même pour Ricœur, le récit ne saurait marquer le triomphe pur et simple de l'ordre sur le chaos. Il s'agit plutôt d'une synthèse provisoire, sans cesse remise en chantier, et qui peut être même tiraillée par le mouvement du discours. Un tel point de vue permet d'insister sur le caractère émergent et ouvert de l'identité, à laquelle on refuse d'attribuer une nature figée, une essence hors du temps et du discours qui l'énonce. Pour Ricœur, l'identité est d'ailleurs autant une « solution » qu'un « problème » qui se formule narrativement :

L'identité narrative n'est pas une identité stable et sans faille. [...] Une recherche systématique sur l'autobiographie et l'autoportrait vérifierait sans aucun doute cette instabilité principielle de l'identité narrative. (1985 : 446)

La totalisation de l'image de soi par le récit autobiographique est donc un objectif utopique sans cesse différé, un horizon inatteignable du discours, un objet dynamique dont le caractère non définitif résonne comme un impératif de fidélité qui empêche la parole de se refermer sur elle-même¹⁴.

De ce qui précède, on pourrait très bien conclure que les identités « épisodiques » ou « immédiates » se manifestent à l'intérieur de bribes de discours narratif, dans des récits à faible niveau de « racontabilité » (*low tellability*), tâtonnants, problématiques, instables, faillibles, qui n'ont pas à justifier leur concordance par rapport à un hypothétique macro-récit intégrant l'ensemble du vécu. La cohérence et la cohésion de tels récits ne sont pas entièrement absentes, mais locales, fragiles et provisoires. Sans avoir l'ambition de bouleverser l'image que l'on se fait habituellement de la narrativité dans la construction identitaire, nous voudrions simplement insister sur l'inquiétude du sens que produit un *dire* exposé à autrui, qui investit des potentialités de sens inédites dans les fissures d'un discours sédimenté et dans le face-à-face d'un interlocuteur qui s'expose à un autre. Ainsi que l'affirme Lévinas, « l'exposition a ici un sens radicalement différent de la thématization. L'un s'expose à l'autre comme une peau s'expose à ce qui la blesse, comme une joue offerte à celui qui frappe » (1974 : 83).

Les travaux sur l'identité narrative les plus récents tendent d'ailleurs à remettre au premier plan les narrations conversationnelles et les questions relatives à leur contexte de production et à la relation interlocutive¹⁵ :

Basée sur l'idée que la narration, à l'origine, était un acte verbal produit localement dans des contextes interactionnels, et que, à partir de là, elle a évolué vers d'autres médias, différemment constitués et contextualisés, [...] la fonction de la narration dans le processus identitaire ne peut pas être réduite aux moyens verbaux utilisés ou au

¹⁴ Sur les dimensions « pathique, pratique et éthique » de l'autobiographie et sur le glissement du sens qui découle directement de l'impératif de fidélité du discours sur soi dans un contexte interlocutif, voir Baroni (2009a : 251-280).

¹⁵ Selon les termes de Francis Jacques la relation interlocutive constitue « le véritable transcendantal du dialogisme » (2000 : 17).

message transmis. À l'inverse, les environnements interactionnels locaux dans lesquels les unités narratives sont produites servent de base pour l'étude de la construction de l'identité et de la conscience de soi. [...] C'est précisément cette conscience de soi et de son identité ancrée des situations interactives séquentielles et progressives – aspect trop peu théorisé et souvent absent des recherches traditionnelles sur l'identité – qui agit sur les productions verbales portant sur des représentations cognitives. (Bamberg 2009 : 134, n.t.)

S'il existe un besoin viscéral de se raconter, c'est probablement parce que le récit le mieux rôdé, celui dans lequel et par lequel nous vivons, atteint ses limites, parce que l'on souffre d'un décalage entre une réalité qui nous affecte et un récit de soi dans lequel on ne se reconnaît plus, une histoire aux rouages certes bien huilés, mais devenue impuissante à jouer son rôle spéculaire. La configuration identitaire n'est plus alors le produit solitaire d'un narrateur en quête de stabilité, mais elle repose sur l'intrigue d'une relation interlocutive qui vient briser la ligne de vie, cette fragile synthèse du passé qui ne s'impose un instant que pour mieux se dérober l'instant d'après. Ainsi que l'illustrera l'analyse qui suit, un discours biographique recueilli dans un contexte conversationnel donne l'occasion d'observer ce moment où le récit, au lieu de se coaguler en destin explicable, ne cesse de se fluidifier, d'ouvrir de nouveaux espaces dans lesquels le sujet peut se réinventer progressivement à partir d'un passé renouvelé, peut s'éprouver comme différent, unique, actif et responsable.

Évidemment, toute analyse linguistique ne peut se développer qu'à partir d'une parole figée en objet d'étude par une transcription qui trahit la fluidité originelle de la performance orale. Mais on peut malgré tout retrouver les traces que la relation interlocutive a laissées dans le sillage de la parole proférée et témoigner ainsi de ce qui fait le dynamisme de l'identité. Dans une telle perspective, on sera amené à s'intéresser davantage à l'énonciation qu'à l'énoncé, ou, pour reprendre la triade genettienne, à la *narration* comme acte de production plutôt qu'au *récit* comme produit ou à l'*histoire* comme référence de ce produit.

Analyse conversationnelle

L'entretien que nous allons analyser, d'une durée totale d'environ 30 minutes, réunit une informatrice, étudiante suisse allemande (notée O), et deux enquêtrices, enseignantes et chercheuses (notées B et C). L'étudiante suit depuis deux ans un cursus de FLE en contexte homoglotte à l'École de français langue étrangère de l'Université de Lausanne. Quelques semaines avant l'entretien, O a produit dans un cours un texte écrit relatant sa biographie langagière. Il y sera fait référence à plusieurs reprises dans la discussion. La méthode était celle de l'entretien compréhensif¹⁶.

Thématique de l'obstacle

(Extrait n°1 - 2:32)

1. B est-ce que . est-ce que quelque part vous . m vous n'avez pas eu l'impression que e ce pouvait être un obstacle . le français
2. O non pour moi pas [pas] non pas du tout .
3. B non ((interrogatif)) [m ((convaincu))] j'ai e : pas du tout ((interrogatif)) [m ((convaincu))] ça a toujours été facile d'apprendre le français
4. O c'est clair qu'il y avait des- de temps en temps . ça dépendait des sujets qu'on traitait dans dans- à l'école [m] en fait et pis c'est clair que j'avais pas toujours de bonnes notes en français . [oui] ça c'est normal je crois [m] mais . moi . je le perçois- je je l'ai toujours percevait que e ouais ça m'a fait plaisir et puis . j'avais envie d'apprendre le français
5. B d'accord
6. O ouais . même s'il y a s'il y avait disons des petits des petits obstacles ((liaison erronée : des petit_obstacles)) en fait
7. B de petits obstacles
8. O ouais

¹⁶ Les conventions de transcription sont consultables en annexe. Pour la méthode d'analyse des interactions, nous renvoyons le lecteur aux nombreux travaux de C. Kerbrat-Orecchioni sur les interactions verbales. Pour la méthodologie de l'entretien compréhensif, nous renvoyons à Kauffman (1995).

9. B e . je ne sais pas . c'est vrai qu'il y a un certain temps déjà [ouais] vous avez rempli le questionnaire . est-ce que vous vous souvenez que vous avez que vous avez . dit . e écrit que vous av- vous l'avez considéré quelques fois plutôt comme un obstacle comme une- que comme une jouissance [xxx]
10. O [ah oui en fait] c'était c'était à . à la préparation aux examens préalables [m] c'était dans cette école [oui] parce que là . on était les premiers qui ont . fait cette école . les premiers Suisses allemandes . qui ont fait ce- qui ont . ont suivi cette école [m] et puis la vraiment c'était . le- les cours ils étaient basés sur des . des gens francophones en fait [m] et puis par exemple dans les cours de français . ont comprenait rien du tout
11. B ((elle rit))
12. O mais e . ouais ((elle rit)) . et puis aussi en histoire ou en- surtout en philosophie moi j'étais nulle parce que c'était en français [m] et puis on a traité Kant Aristote et puis tout ça . et puis déjà en allemand je comprends pas . alors comment je comprends en français . [m] puis ((c'était vraiment la chance que j'ai passé . alors là ?))
13. B non . c'était vraiment une période
14. O non c'était vraiment . ouais une une année que .
15. B qui était difficile [oui] mais après après ça . non .
16. O non
17. B c- c'est devenu e [ouais] c'est et puis-
18. O en fait c'était c'était . je pense c'était la raison pour . pourquoi e c'était c'était un grand obstacle pour moi c'était parce que c'est c'était pas adapté à nous en fait [m] c'était trop . trop difficile [oui] et puis à l'école de français ou . comment on dit maintenant . français langue étrangère
19. B PEFLE
20. O oui . l'EFLE . m . c'est adapté à . à des . à des étrangers en fait [m] à ceux qui . qui parlent pas le français . alors là on a . bien remarqué ça
21. B ((une grosse différence ?)) [m] ..

Dans cette première séquence, c'est B, l'enquêtrice, qui thématise la notion du français comme obstacle dans une série de questions (*vous n'avez pas eu l'impression que c'était peut-être un obstacle le français*). Cela

déclenche un échange dans lequel O va d'abord s'opposer à B, puis reconsidérer sa réponse.

O commence par des formes fortement négatives (*non / pour moi pas / non / pas du tout*), mais après une intervention dubitative de B, elle modalise son discours : elle fait des concessions (*c'est clair que / de temps en temps / c'est clair que / ça dépendait de / c'est normal / même si il y avait des petits obstacles*), mais réaffirme sa position (*moi je percevais / toujours percevais / ça m'a fait plaisir / j'avais envie*). Les concessions successives et l'insistance de l'interlocutrice génèrent le début d'un dépliage « espace-temps » qui va répondre à la nécessité d'intégrer deux versions différentes d'une même histoire. B intensifie sa demande, opposant à O ses propres dires (*vous avez rempli / vous avez / vous avez dit / écrit / vous l'avez considéré / est-ce que vous vous souvenez*) en se référant à un texte écrit antérieurement, où l'étudiante avait affirmé qu'elle considérait le français plutôt comme un obstacle que comme une jouissance. Dans une sorte de réquisitoire, B met O en face de ses contradictions. Confrontée à ce rappel, O ne va plus nier que le français a été parfois un obstacle (*ah oui en fait*). Elle va se réapproprier son discours antérieur en le nuanciant, le précisant, faisant intervenir les contextes d'apprentissage du français : elle pose des repères temporels (*c'était à la préparation aux examens, on était les premiers*) et spatiaux (*parce que là / et puis là vraiment / c'était dans cette école*).

À partir de cette re-connaissance, elle entame une rétrospection, fouille dans cette période difficile et fait émerger des souvenirs, qu'elle verbalise par des formules très « définitives » (*on comprenait rien du tout / moi j'étais nulle parce que c'était en français*). S'en suit un mouvement de réajustement matérialisé par l'affirmation que pour elle *c'était un grand obstacle*. B conclut l'échange en recadrant dans un champ temporel la notion d'obstacle (*c'était vraiment une période / après après ça / c'est devenu / c'est / et puis*). O suit sa proposition comme si la suggestion de ce recadrage la rassurait, en lui permettant de « ranger » la contradiction apparente de ses réponses dans un paradigme temporel avant/maintenant. Elle peut ainsi revenir dans le présent (de son apprentissage à l'EFLE) pour intégrer ou réparer la rupture identitaire (*c'était pas adapté / c'est adapté*).

Ainsi, l'apprenant(e) reconstruit sa perception des difficultés rencontrées dans l'apprentissage du français. La biographie langagière ici se construit par la confrontation aux paroles de l'autre, qui l'entraînent vers une remise en cause de son identité narrative. Singulièrement, le discours de l'autre renvoie au discours antérieur de O, c'est donc aussi une confrontation entre deux variantes produites par la même personne. Au final, les deux histoires sont remodelées dans une nouvelle version tentant de préserver une certaine cohérence au prix d'un déplacement du point de vue assumé initialement.

L'échange permet à O de revenir en arrière, de distinguer l'obstacle et de le circonscrire dans le temps. L'interaction lui permet de réfléchir sur les causes, de considérer le chemin parcouru, d'ancrer ses représentations de l'apprentissage dans des contextes dont les paramètres varient. La reconstruction identitaire liée à la mise en perspective temporelle s'effectue en colmatant des brèches qui ne cessent de s'ouvrir à mesure que se raconte le vécu, une version chassant l'autre sous la poussée de la relation interlocutive. Ce phénomène se produit à maintes reprises dans le dialogue : nous allons maintenant commenter une série d'échanges liés à la thématique de la rupture entre contexte de vie et contexte d'apprentissage.

Thématique du clivage

Le fait que O habite à Berne tout en étudiant à Lausanne¹⁷ entraîne un clivage qui n'est pas seulement géographique. Cette distance est identifiée par les enquêtrices comme source potentielle de difficulté pour l'apprentissage du français. Dans l'interaction, on va retrouver le même ébranlement des représentations que dans la séquence précédente, mais la dimension est cette fois synchronique, horizontale, dans le présent. Ce glissement est généré en grande partie

¹⁷ Précisons que Lausanne et Berne sont distants de 75 km dans deux régions linguistiques différentes, francophone pour Lausanne et germanophone pour Berne.

par les questions ou les assertions de B et de C qui portent précisément sur des éléments spatiaux.

À la question récurrente du choix (exemple : *pourquoi est-ce que vous avez choisi ici parce que c'est un choix je pense*), les réponses de O vont varier selon l'interlocutrice à laquelle elle est confrontée : O répond d'abord négativement à B, mais quelques minutes plus tard, elle donnera une réponse affirmative à C. La thématization sur le choix engendre de riches échanges où les interlocutrices tentent de construire une représentation nouvelle de la situation présente. O assume progressivement son choix, en le reconnaissant tout d'abord, puis en cherchant les raisons, les causes, etc. Les enquêtrices l'obligent à décortiquer, à mettre des mots sur ce clivage spatial, sur lequel elles réorientent régulièrement la discussion. Regardons de plus près les deux réponses de l'informatrice.

Première séquence : je pouvais pas

(Extrait n°2 - 1:35)

1. B oui . et : je je reviens donc à e à mon idée première .
vous . vous étudiez ici [mm] vous habitez à Berne [m] et le cours que
vous donnez . vous les donnez aussi [à Berne ((interrogatif))
2. O [à Berne . je travaille aussi à Berne . je fais [tout
3. B [(((xxx))
4. O à Berne . je viens juste pour l'université et je . rentre
5. B d'accord parce que [oui] ces cours de français que vous
donnez e ne sont pas e ça ne représente pas votre seule occupation .
vous avez encore autre chose
6. O ouais en fait là je travaille dans un . depuis deux mois . je
travaille dans un . 45% dans un . magasin de décoration intérieure
[m] et puis je fais l'administration [m] et puis là il y a aussi bien
[d'accord] que je puisse parler le français
7. B et e et lorsque vous venez ici . vous venez suivre les
cours ou [mm] vous venez [m] vous repartez [m] c'est fatigant
((interrogatif))
8. O c'est très fatigant

9. B c'est fatiguant [ouais] . mais pourquoi est-ce que vous avez choisi parce que c'est un choix [je pense
10. O [non en fait c'est c'est parce que je n'ai pas la maturité . parce que j'ai fait le prép¹⁸ alors je peux p- je pouvais pas e étudier partout en suisse . c'était vraiment ((elle tape de la main sur la table ?)) obligatoire que j'étudie ici à Lausanne . [m] jusqu'à la demi-licence . et vu que ouais j'étais déjà là depuis deux trois . maintenant c'est mon . cinquième année je crois ouais ((interrogatif))
11. B oui . oui oui
12. O que j'étudie [m] et puis e . ouais j'ai j'ai pensé au lieu de changer je reste ici . et puis je suis tous mes études ici . [m] parce que ça vaut pas la peine avec les crédits et puis tout ça de changer d'université [m] et puis là on connaît déjà les profs et puis . ouais .
13. B alors maintenant . malgré les inconvénients . vous vous préférez continuer
14. O ouais
15. B comme ça
16. O ouais . vu que j'ai pas . j'ai plus longtemps [mm]
17. B pour étudier . [mm]

La dynamique interactionnelle de cette séquence est marquée par les sollicitations de l'enquêtrice. Quand B thématise le clivage : étudier à Lausanne / habiter à Berne (*vous étudiez ici / vous habitez à Berne*), O ratifie l'assertion en répétant trois fois l'expression de lieu « à Berne » (*je fais tout à Berne*). Quand B insiste sur le clivage (*est-ce fatiguant ?*), O confirme encore (*c'est très fatiguant*). Et quand B lui demande si c'est un choix, O dit que non et justifie cette réponse par des éléments négatifs (*j'ai pas la maturité*¹⁹ / *ça vaut pas la peine*). La réponse est modalisée sur l'axe du pouvoir et du devoir (*je peux pas / je pouvais pas / c'était vraiment obligatoire que*) ce qui semble indiquer qu'elle n'a pas fait ce choix librement.

¹⁸ Le « prépa » est une école privée qui prépare les étudiants qui n'ont pas de baccalauréat au concours d'entrée à l'Université.

¹⁹ La « maturité » est l'équivalent suisse du baccalauréat (fin d'études secondaires).

Tout en exposant les raisons qui l'ont amenée à cette situation, O se projette dans le passé pour retrouver l'origine de ce clivage. Et dans sa mémoire, elle retrouve la trace d'un choix initial : *j'ai pensé au lieu de changer je reste ici*. Trace du travail d'ajustement identitaire, la formule métacognitive prononcée ici par O désigne bien l'acte de choisir, et nous montre le changement de perspective qu'elle est en train d'effectuer. L'échange se termine sur un retour au présent (*alors maintenant*) généré par B, qui place O devant l'obligation d'avoir à choisir (*vous préférez continuer*) : on est passé du choix initial à sa confirmation dans le présent. En répondant par l'affirmative, O exprime, de manière performative en quelque sorte, l'expression de son libre-arbitre.

Deuxième séquence : je veux pas

Plusieurs minutes plus tard, C, qui est entrée tardivement dans la discussion, produit une nouvelle thématization sur le clivage Berne / Lausanne. Elle s'y prend de manière différente : elle émet l'hypothèse que O étudiait et habitait à Lausanne, puis demande confirmation. À quoi s'oppose clairement son interlocutrice (*non / non / je veux pas*). Invitée à se justifier, O produit une intervention dans laquelle de nombreux phénomènes linguistiques (les marques d'énonciation, de prise en charge du discours) permettent de faire des hypothèses sur l'activité cognitive du sujet.

(Extrait n°3 - 2:41)

1. B tu aurais une question C
2. C oui en fait moi j'ai pas trop . trop suivi ((rire)) ton
parcours c'est-à-dire . toi t'as fait La Neuveville pis t'as fait le
préparatoire à Lausanne et t'habitais à Lausanne ((avec assurance))
3. O non
4. C tu n'as jamais habité à [Lausanne
5. O [non je veux pas habiter à Lausanne
6. C et pourquoi
7. O parce que j'aime pas trop la ville en fait . non je veux dire
au début quand je suis venue à Lausanne moi je trouvais ici à l'uni .

vu vu que j'étudie à Fribourg et puis à Lausanne moi je trouve il y a une très très grande différence des élèves ici qu'à Fribourg parce qu'à Fribourg il y a des Suisses allemands et puis là là j'avais moins de problème d'entrer en contact avec eux je sais pas si c'est à cause de la langue ou pas mais ici à Lausanne je trouve tout est un peu superficiel

8. C .euh c'est-à-dire

9. O ça veut dire que si on salue quelqu'un si on connaît pas quelqu'un très très bien . si on salue quelqu'un ils disent euh salut ça va et puis . ils continuent à marcher ils s'arrêtent pas . et puis en fait à Fribourg c'est vraiment . la plupart des gens ils s'arrêtent et puis ils te parlent . on fait du small talk en fait [oui] ((très bas)) et puis vraiment ici à Lausanne c'est vraiment . ouais tu m'intéresses pas et puis on marche on continue à marcher

10. B mais quand quand vous êtes à Fribourg vous parlez en vous parlez en français ou en suisse allemand

11. O ça dépend avec qui il y a il y a aussi des francophones qui suivent les cours de journalisme en allemand alors ils font les études bilingues en fait alors ça dépend . mais là c'est vraiment plus moi je trouve plus ouvert qu'ici

12. C oui [mais parce que

13. O [parce qu'ici on est vraiment peut-être je crois

14. B ici vous avez l'impression que c'est hein [fermé

15. O peut-être] c'est c'est ouais parce que Fribourg c'est quand même un peu près de berne et puis de la suisse alémanique et puis . j'ai cette impression ici mais je crois si vous demandez à un lausannois il dit e l'inverse

16. B vous avez le sentiment que les les Suisses-allemands sont plus chauds enfin [plus chauds entre guillemets ((rit))

17. O [pour moi oui ((ne rit pas)) oui

18. B oui ici les Suisses romands

19. O mais ça dépend aussi des des cantons en fait ça dépend parce que si je vais à Zürich moi j'ai la même impression que si je vais à Lausanne . parce que là les gens ils sont aussi un peu plus distants . . ça dépend des cantons en fait . et puis peut-être c'est juste dans ma tête c'est je sais pas . [oui] ((bas de C)) on sait jamais on sait pas ((elle rit))

Le tour de parole 7 commence et se termine par deux formules parallèles (un verbe subjectif et une appréciation, au présent) exprimant le sentiment de O sur la ville de Lausanne pour justifier son choix de ne pas y habiter (*j'aime pas trop la ville en fait / je trouve tout est un peu superficiel*). Entre ces deux énoncés, un retour sur le passé (*quand je suis venue à Lausanne / à Fribourg [...] j'avais moins de problèmes*) est effectué. De fait, O commence par une formule axiologique de forme négative (*j'aime pas trop la ville*), expression subjective et assez vague, formulée au Présent, alors que la question de C était formulée au Passé. Cette rupture temporelle se manifeste dans l'intervention de O par un va-et-vient entre évocation du passé et représentation actuelle de ses raisons (une représentation négative de la ville). Mais elle s'accomplit d'abord par une rupture énonciative : *non je veux dire au début*. Dans la même intervention (tour de parole), O multiplie les marques de prise en charge de son discours (*j'aime pas trop / je veux dire / moi je trouvais / moi je trouve / je sais pas si / je trouve tout*). Elle thématise alors la notion de *contact*, qui sera sous jacente aux échanges suivants, la dichotomie distance / contact initiant une série de clivages sur lesquels nous reviendrons. Avec ce *non je veux dire*, elle réoriente sa pensée sur un axe spatiotemporel en partant de la comparaison avec Fribourg, où il y avait des Suisses allemands, et donc moins de problèmes de contact. O clôt son intervention par un retour au présent.

Ensuite, C reprend son tour de parole pour demander des précisions. Il est intéressant de noter que pour satisfaire à la sollicitation de son interlocutrice, O choisit de donner un exemple de situation de communication difficile à Lausanne, lié aux rituels de salutations, donc de prise de contact (appréhendés comme rupture des distances) : *la plupart des gens ils s'arrêtent ils te parlent / c'est vraiment ouais tu m'intéresses pas et puis on marche*. Elle impute donc cette difficulté aux règles culturelles des francophones, en utilisant le même procédé de comparaison (à Fribourg / à Lausanne ; passé / présent). Elle oppose encore un environnement germanophone, *en fait à Fribourg*, et l'environnement francophone, *vraiment ici à Lausanne*.

Après une courte digression, B interrompt O, reprenant l'initiative pour un échange de six tours de parole. Ses trois interventions se font

sur le même mode : brèves, avec marque du destinataire, énoncés affirmatifs. Elles vont toutes dans le sens d'un renforcement de la distance/clivage thématisée par O: *ici vous avez l'impression que c'est fermé / vous avez le sentiment que les suisses allemands sont plus chauds / ici les suisses romands*. La dynamique interactive semble être déterminée ici par la fonction initiative des interventions de B, auxquelles O ne fait que réagir. Cependant, et de manière surprenante, O s'oppose, même si cela est fortement modalisé sur l'axe du certain / incertain, aux trois allégations émises par son interlocutrice par leur mise en doute :

(1) *ça dépend* (2 fois)

(2) *peut-être mais je crois si vous demandez à un Lausannois il dit l'inverse*

(3) *mais ça dépend aussi des cantons* (3 fois *ça dépend*).

On peut interpréter ce mouvement de retrait par une tentative de ne pas se laisser pas réduire au discours de l'interlocutrice et de garder sa différence. Pourtant, ces remises en cause successives renvoient à des énoncés où B se contente de reformuler les propos de O. C'est ainsi dans ce mouvement de mise à distance de son propre discours par la médiation de l'interlocutrice, que s'opère la remise en question des stéréotypes tournant autour de la dichotomie Suisses romands / Suisses alémaniques.

La conclusion de l'échange mérite d'être considérée (nous précisons que celui-ci se clôt par une question de C changeant de thématique avec un retour au passé). La verbalisation finale de O oppose une fin de non recevoir à la demande de prise en charge de la dichotomie : *et puis peut-être c'est juste dans ma tête c'est je sais pas on sait jamais on sait pas*. Énonciation métacognitive avec modalités de certitude / incertitude et de probabilité mêlées, qui pourrait être la trace d'un décalage identitaire : peut-être, les difficultés ne sont pas inhérentes aux « autres », peut-être que c'est « moi » qui les génère, *c'est juste dans ma tête*. O exprime ainsi un refus de réduire sa décision au clivage culturel auquel elle est soumise.

La question du poids des distances (géographique, culturelle, linguistique, sociale) sera reprise plus tard sous l'angle de l'isolement social, mais avant d'aborder ce point, nous voudrions rapidement souligner l'aspect interactionnel de la production narrative. Tout

d'abord, B et C interviennent en coordination : c'est C qui thématise la distance Lausanne / Fribourg sur le plan des sentiments, et B qui renforce le clivage sur le plan culturel (Lausanne / Berne). On voit que le rôle des interlocutrices amène O à préciser, à justifier, à prendre position, à s'opposer, à ratifier : facteur déterminant de l'évolution de la biographie et de ses ajustements.

En conclusion, voilà une séquence qui produit un glissement des représentations du sujet : elle a démarré sur la question du choix de ne pas habiter à Lausanne (*je veux pas*). O, tenue de se justifier, approfondit son impression globale et immédiate (*j'aime pas*), creuse, dans un va-et-vient entre le passé et le présent, les raisons de son choix. La notion de contact (*j'avais moins de problème d'entrer en contact*), associée à une dimension géographique, devient centrale dans les explications fournies. Visiblement sensible à la rupture entre les deux univers linguistiques (au sens large), conséquence de son choix (alors qu'elle la considère tout d'abord comme une cause), elle relativise ses justifications, en opérant un décentrement partiellement induit par l'interaction avec les co-narrataires. Un réajustement est en train de se produire dans l'identité narrative du sujet (une accommodation au sens piagétien) dont on voit ici les prémisses.

En effet, après une digression d'une douzaine de tours de parole, le clivage réapparaît sous une nouvelle forme : Berne / Lausanne, avec une intensification des formes explicites de rupture : O parle de *distance*, de *rupture*, de *partage*, de *couper*, liées à la question du sentiment d'isolement. Elle s'oriente à nouveau vers la question du choix, en se désignant comme responsable de cet état de fait.

Troisième séquence : Je fais quand même cette rupture

(Extrait n°4 - 3:00)

1. C en fait euh vous que vous êtes euh bon non il y a quand même beaucoup des Suisses aussi à l'école [mh] ((approbation de O.)) mais quand même ici à l'école on a un peu un milieu interculturel [mh] ((approbation de O.)) où il y a beaucoup en fait comment vous comment c'est pour vous être avec tous ces camarades euh étrangers

enfin vous avez des amis des copains ici ou finalement pas trop enfin comment c'est

2. O en fait les gens que je suis avec sont moi je les aime en fait généralement moi je je trouve génial qu'il y a tellement beaucoup de cultures parce que oui on apprend des autres cultures des choses qu'on qu'on savait pas et puis euhm . en fait . depuis que je suis à l'uni moi je suis plutôt un indivi- individu seul je j'suis quand même dans une groupe mais c'est pas les gens des gens avec qui je j'irais faire la fête ou oué je ferais quelque chose en dehors de l'uni . c'est vraiment des gens en fait que je connais à cause de l'uni et puis on fait des trucs pour l'uni bien sûr on a on a on passe un bon temps si on est ensemble et puis c'est aussi privé des des des conversations ce qu'on a mais quand même . peut-être c'est aussi la distance parce que vu que j'habite à berne moi je ferais jamais quelque jamais je dirais pas jamais mais je ferais peu . quelque chose avec quelqu'un de Lausanne parce que si déjà le week-end je suis à la maison moi je veux rester à Berne je veux je vais être tranquille vu que je travaille tellement beaucoup et puis moi j'irais plus à Lausanne le week-end . c'est vraiment là je partage un peu je sais pas pourquoi c'est inconsciemment je crois aussi . [oui] ((approbation faible de C)) que j'essaie même pas de de m'efforcer de vraiment être très très très bonne amie [oui] avec les gens ici ((approbation de C)) là je coupe un peu [oui] je prends quand même la distance c'est bizarre mais [c'est comme ça

3. C [mais sont pas les gens ou vous pensez que c'est plutôt . oui le fait l'école d'un côté pis la vie privée ou

4. O je crois si j'habitais ici et puis euh si je travaillais pas . beaucoup . ça serait différent mais vu que je déjà à Berne j'ai presque pas le temps à voir mes amis en fait c'est soit par téléphone ou oué pendant la semaine je suis déjà trop fatiguée . et puis le week-end moi je je je préfère rester un peu tranquille ne pas faire grand chose vu que je dors pas beaucoup pendant la semaine ((elle rit)) et pis euh oué

5. C ça vous pèse . tout ça cet partage disons e

6. O disons ça me gêne pas trop [mh] ((approbation de C)) parce que si si vraiment j'aimais bien changer quelque chose moi je le ferais . je me donnerais la peine mais en fait pour moi c'est bon comme ça même si je m'entends bien et puis j'aime bien les les les a les amis ici à l'uni . je fais quand même cette rupture cette . je sais pas pourquoi

Cette nouvelle séquence est initiée par C qui réoriente, dans le présent, la discussion sur les sentiments actuels de O dans ses interactions avec les autres étrangers à Lausanne, plus précisément à l'École : *comment c'est pour vous être avec tous ces camarades étrangers*. Dans une longue intervention, O répond d'abord de manière très appréciative (*je les aime / je le trouve génial*) en justifiant son enthousiasme par la dimension interculturelle (*on apprend des autres cultures*), mais très vite elle pose une restriction (*en fait*) d'où il ressort un sentiment d'isolement (*je suis plutôt un individu seul*), qu'elle attribue à nouveau au facteur distance (*peut-être c'est aussi la distance parce que vu que j'habite à Berne*).

La notion de choix effleure encore le discours à travers des énoncés modalisés sur l'axe volitif : *le weekend je suis à la maison moi je veux rester à Berne je veux je vais être tranquille*. En émettant ce cri du cœur, O prend conscience de sa propre responsabilité dans son sentiment d'isolement : *c'est inconsciemment je crois aussi que j'essaie même pas de m'efforcer*. La formule sonne comme un jugement très négatif proféré sur elle-même. Dans le même mouvement de réajustement évoqué plus tôt, O s'interroge sur les conséquences de son choix de vie en construisant un raisonnement logique : choix de vie → rupture → isolement. La rupture n'est pas seulement sociolinguistique, elle est personnelle : *je coupe un peu je prends quand même la distance c'est bizarre mais c'est comme ça*.

C réagit aux propos de O en reprenant l'initiative de deux tours de parole : Le premier reformule le sentiment de responsabilité exprimé dans le raisonnement de O : (1) *mais [ce] sont pas les gens* ; (2) *c'est le fait l'école d'un côté la vie privée de l'autre*. Elle thématise à nouveau le clivage (*d'un côté / de l'autre*), comme conséquence du choix initial de O, qu'elle maintient dans l'intervention suivante : *ça vous pèse ce partage*. À ces sollicitations, O réagit par l'expression d'hypothèses, ayant pour fonction de produire une justification de son choix de vie. Dans un double mouvement, elle ouvre des possibles qu'elle referme à chaque fois, selon le schéma suivant : 1) phrase au conditionnel (avec hypothèse (a) et conséquence (b)) ; 2) suivie d'un marqueur

d'opposition (*mais*) ; 3) suivi de l'expression d'un refus assumé (*moi je préfère*). Ce qui nous donne par exemple :

(1) (a) *si je travaillais pas beaucoup - si j'habitais Lausanne / (b) ce serait différent*

(2) *mais*

(3) *moi je préfère - avantages à Berne (rester tranquille, dormir)*

Ou bien:

(1) (a) *si vraiment j'aimais bien changer / (b) je le ferais je me donnerais la peine*

(2) *mais en fait*

(3) *pour moi c'est bien comme ça*

Elle se projette dans un monde possible, acceptant ainsi d'explorer d'autres virtualités, mais c'est pour mieux réaffirmer sa détermination à assumer son choix. Elle conclut son intervention par l'affirmation *je fais quand même cette rupture*, signifiant ainsi qu'elle assume consciemment son choix.

En résumé, pour expliquer son choix de ne pas habiter à Lausanne, O est partie d'un jugement négatif porté sur l'environnement francophone, qu'elle compare à Fribourg puis à Berne. Très vite, apparaît la question des distances et la notion de clivage, déclinés par plusieurs dichotomies : avant / maintenant, Fribourg / Lausanne, Berne / Lausanne, germanophones / francophones. Ces oppositions, basées sur des comparaisons, concernent des aspects linguistiques, culturels, géographiques, temporels, matériels, sociaux et affectifs. Mais au fil des interactions avec ses interlocutrices, O effectue un retour sur elle-même en remettant en cause ses sentiments et les explications toutes faites qui lui servaient dans un premier temps de justification. Elle passe d'une cause extérieure à une décision libre, c'est-à-dire d'une position passive à une position active : « ce sont les autres qui créent de la distance » devient « c'est moi qui produis une rupture ». Par ailleurs, de nouvelles virtualités, exprimées sous forme d'hypothèses, sont envisagées dans cette internalisation du choix : O reconnaît que c'est ainsi, mais que ça pourrait être différent, et par conséquent, une décision contrainte par des facteurs extérieurs devient un choix qu'il s'agit d'assumer. Elle conclut en affirmant

l'échec de ses explications causales antérieures « *je sais pas pourquoi* ». Mais au fond, peu importent les causes : la situation actuelle ne doit pas trop la gêner, puisque si c'était le cas : « *changer quelque chose moi je le ferais je me donnerais la peine* ». Cette modification de ses représentations, sans la faire changer d'avis, amène par conséquent O à prendre en charge sa décision tout en libérant des alternatives qui seront peut-être investie dans le futur.

Conclusion

La biographie langagière que nous avons analysée nous a permis d'illustrer la double dynamique d'un récit identitaire conversationnel²⁰ :

1) Comme nous l'avions suggéré, nous avons affaire à un ébranlement des certitudes, généré par des ruptures, des contradictions, menant à des représentations divergentes, comme autant de versions possibles d'un même fait. L'informatrice est exposée à un « guidage réactif » qui n'a pas même besoin de chercher à imposer une vue différente pour induire un changement : B et C reformulent régulièrement le discours de O et lui renvoient ses affirmations, médiatisant ainsi ses représentations et l'amenant à prendre ses distances vis-à-vis de son propre récit. C'est la mise en présence de cette altérité qui permet les mouvements de décentration et de remise en question que nous avons commentés. La biographie langagière, loin de se présenter comme un récit linéaire visant à sauver la cohérence identitaire d'un sujet tirillé par des clivages temporels, géographiques ou culturels, se présente ainsi comme la somme de séquences contradictoires ou divergentes, qui sont co-construites dans l'interaction, et qui viennent modifier l'image de soi de l'apprenant(e).

2) En même temps, nous observons dans le dialogue un phénomène de colmatage des brèches entre le Moi, les ruptures dans

²⁰ Sur le plan langagier, il y aurait également beaucoup à dire. La problématique placée sur l'axe distance / contact (avec l'évocation des multiples difficultés relationnelles de l'informatrice) est récurrente dans les parcours d'apprentissage.

le vécu, et celles qui se manifestent au sein même du récit. Les contradictions dans le discours de l'informatrice (*c'est un obstacle / c'est pas un obstacle ; ce n'est pas un choix / c'est un choix ; c'est à cause des autres / c'est à cause de moi*) sont recadrées dans les dimensions spatiale et temporelle, soit par les meneuses de l'entretien, soit par elle-même. L'aller-retour permanent entre le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs, finit par travailler les contradictions en permettant leur intégration au sein d'une nouvelle histoire : plus nuancée, plus ouverte, davantage consciente des contextes, mais aussi de la part de responsabilité du sujet qui transforme une explication causale en une explication intentionnelle (*si vraiment j'aimais bien changer quelque chose je le ferais je me donnerais la peine mais en fait pour moi c'est bien comme ça*).

Au terme de cette présentation, et compte tenu du cadre théorique que nous avons posé au début, il reste à discuter deux questions essentielles. La première consiste à savoir dans quelle mesure le processus décrit engage effectivement l'*identité* de l'apprenante et la seconde porte sur le rôle que joue la *narrativité*, ou ce que l'on a coutume de désigner comme un « récit », dans la dynamique identitaire.

En ce qui concerne la première question, il nous semble que le fait d'expliquer les raisons d'un choix dont dépendent le lieu où l'on vit et les communautés linguistiques avec lesquelles on s'identifie (ou on se différencie), engage de manière évidente l'identité du sujet dans ce qu'elle a de plus essentiel. On retrouve les trois aspects soulignés par Bamberg, à savoir l'axe temporel impliqué par un choix passé (j'ai choisi de vivre à Berne) et ses effets présents (j'ai peu de contacts avec des Lausannois), la question du rapport entre l'individu et diverses communautés de référence (par rapport auxquelles on se distingue ou, au contraire, on s'identifie), et enfin la question de l'opposition passivité / agentivité (O passant de l'exposition du choix contraint à celle du libre arbitre). Ici, certes, la question porte sur une portion limitée de la biographie du sujet, et l'explication se présente comme provisoire, changeant au gré de la conversation. Par ailleurs, nulle part ne se manifeste le souci de trouver une cohérence globale entre ce fragment de vie et la trajectoire complète ou la personnalité du sujet. Mais, ainsi que nous l'avions indiqué dans la partie théorique, les

séquences locales n'en sont pas moins essentielles quand on se penche sur la manière dont l'identité du sujet se reconstruit en permanence dans le cadre d'interactions ordinaires, qui mettent en jeu des « fragments de récits hétéroclites et hachés » (Kaufmann, 2004 : 160). Dans le prolongement de la critique de Strawson, on pourrait dire que, dans sa manifestation la plus courante, l'identité narrative est de nature « épisodique », et du point de vue de l'histoire de vie complète du sujet, ces épisodes sont non linéaires, fragmentés, discordants, inscrits dans la tension d'une intrigue émergeante qui ne sera jamais totalement dénouée (cf. Baroni, 2009a : 280).

En ce qui concerne la dimension proprement narrative du discours que nous avons analysé, la question est moins facile à trancher, car il est évident que nous aurions de la peine à le rattacher aux définitions traditionnelles du récit par la linguistique textuelle (voir par exemple Revaz 2009). En effet, pour la linguistique, un récit au sens plein du terme est constitué par une séquence d'action transformant un état initial en un état final et passant par l'alternance d'une complication suivie d'une résolution, un tel schématisme contribuant à configurer le sens ou la morale de l'histoire. Mais nous pourrions très bien affirmer que nous sommes confrontés à une variété du récit conversationnel qui se rapproche de ces « *low-tellable narratives* » décrits Ochs et Capps (2001). Dans ce contexte, l'évènement passé prend sens progressivement en fonction des enjeux actuels et futurs, et cette parole qui se donne pour tâche d'explorer l'histoire du sujet met en scène plusieurs éléments définitoires de la narrativité : à savoir l'évocation assertive d'une action révolue (un choix de vie), ses prémisses (causes, contexte) et ses conséquences dans un temps ultérieur (clivage actuel entre vie privée et études).

Ce que soulignent les travaux les plus récents dans le champ de l'analyse des récits conversationnels (Ochs & Capps, 2001 ; Bamberg, 2009), c'est que le modèle hérité de Labov (1978), qui se fonde sur des récits essentiellement monologiques qui articulent des séquences d'action à partir d'une complication initiale, n'est assurément pas la seule modalité de la narrativité orale. En fait, se focaliser sur les récits « hautement racontables », qui sont au demeurant souvent « anecdotiques », risque d'éclipser les narrations les plus courantes et

les plus vitales, ces productions tâtonnantes qui partent en quête du sens et qui se construisent progressivement au sein de la relation interlocutive.

Ce qui demeure définitoire du récit, dans un tel contexte, c'est la modalité assertive du discours et la manière dont il permet de se représenter un évènement significatif (en l'occurrence un choix de vie) qui se rattache à l'histoire du sujet, c'est-à-dire à un vécu considéré dans son extension temporelle (choix passés, conséquences actuelles, possibilités futures). Cette approche, qui s'éloigne du modèle structural liant la narrativité à l'organisation séquentielle de l'histoire racontée, pour la lier plutôt à une schématisation cognitive de l'action qui se déploie progressivement dans le discours, est par ailleurs en phase avec les derniers développements de la narratologie dite « postclassique » (Herman, 1997). En rendant possible l'analyse de tels discours, les approches récentes de la sociolinguistique et de la narratologie contemporaine permettent ainsi de renouveler quelques idées reçues concernant la nature, la fonction et le fonctionnement de l'identité narrative, dont certaines modalités, jusqu'ici peu étudiées, ne reposent pas sur la mise en cohérence du passé par un discours structurant.

Bibliographie

- BAMBERG, M. (2009). Identity and Narration. In P. Hühn, J. Pier, W. Schmid & J. Schönert (eds.), *Handbook of Narratology* (132-143). Berlin & New York : Walter de Gruyter.
- BARONI, R. (2009a). *L'Œuvre du temps. Poétique de la discordance narrative* (coll. Poétique). Paris : Seuil.
- BARONI, R. (2009b). In P. Hühn, J. Pier, W. Schmid & J. Schönert (eds.), *Handbook of Narratology* (447-454). Berlin & New York : Walter de Gruyter.
- BARONI, R. & JEANNERET, T. (2008). Parcours de vie, identités féminines et trajectoires d'apprentissage. *Langage et société*, 125, 101-124.
- BERTAUX, D. (1997). *Les Récits de vie. Perspective ethnosociologique*. Paris : Nathan.
- BRES, J. (1994). *La Narrativité*. Bruxelles : Duculot.
- BRUNER, J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris : Retz.
- EAKIN, P. J. (2004). What Are We Reading When We Read Autobiography? *Narrative*, 12 (2), 121-132.
- ECO, U. (1985). *Lector in Fabula*. Paris: Grasset.
- FLUDERNIK, M. (2007). Identity/Alterity. In D. Herman (dir.), *The Cambridge Companion to Narrative Theory* (260-273). Cambridge : Cambridge University Press.
- FRANK, A. W. (1995). *The Wounded Storyteller. Body, Illness, and Ethics*. Chicago : The University of Chicago Press.
- HERMAN, D. (1997). Scripts, Sequences, and Stories: Elements of a postclassical Narratology. *PMLA*, 112 (5), 1046-1059.
- JACQUES, F. (2000). L'aveu de la personne. In C. Leroy & C. Bouchard (dir.), *Histoire de vie et dynamique langagière*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- KAUFMANN, J.-C. (2004). *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- KAUFMANN, J.-C. (2007). *L'Entretien compréhensif* (2^e édition). Paris : Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1998). *Les Interaction verbales*. Paris : Armand Colin.
- LABOV, W. (1978). *Le Parler ordinaire*. Paris : Minuit.
- LAINÉ, A. (1998). *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*. Paris : Desclée de Brouwer.

- LÉVINAS, E. (1974). *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. La Haye : Martinus Nijhof.
- MOLINIÉ, M. (2002). Discontinuité sociolinguistique et cohérence biographique. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, 76, 99-113.
- OCHS, E. & CAPPS, L. (2001). *Living Narrative: Creating Lives in Everyday Storytelling*. Cambridge : Cambridge University Press.
- PERREGAUX, C. (2002). (Auto)biographies langagières en formation et à l'école: pour une autre compréhension du rapport aux langues. *Bulletin VALS-ASLA*, 76, 81-94.
- PHELAN, J. (2005). Who's Here? Thoughts on Narrative Identity and Narrative Imperialism. *Narrative*, 13 (3), 205-210.
- PINEAU, G. & LE GRAND, J.-L. (1993). *Les Histories de vie*. Paris : PUF.
- REVAZ, F. (2009). *Introduction à la narratologie. Action et narration*. Bruxelles : de Boeck.
- RICCEUR, P. (1983). *Temps et récit I* (coll. Points). Paris : Seuil.
- RICCEUR, P. (1984). *Temps et récit II. La configuration dans le récit de fiction* (coll. Points). Paris : Seuil.
- RICCEUR, P. (1985). *Temps et récit III. Le temps raconté* (coll. Points). Paris : Seuil.
- RICCEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- RIMMON-KENAN, S. (2002). The Story of "I": Illness and Narrative Identity. *Narrative*, 10 (1), 9-27.
- SACKS, O. (1992). *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*. Paris : Seuil.
- SALMON, C. (2007). *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*. Paris : La Découverte.
- SIMON, D.-L. & THAMIN, N. (2009). Réflexions épistémologiques sur la notion de biographie langagière. In Emmanuelle Huver & Muriel Molinié (dir.), *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, 4.
- STRAWSON, G. (2004). Against Narrativity. *Ratio*, XVII, 428-452.
- WATZLAWICK, P., WEAKLAND, J. & FISH, R. (1980). *Changements, paradoxes et psychothérapie*. Paris : Seuil.

Annexe

Conventions de transcription

[]	intervention minimale de l'autre
[m] [ouais]	approbations données sur tour de parole de l'autre
[marque le début d'un chevauchement
e	hésitation
ee	hésitation plus longue
<u>x</u>	consonne prononcée
.	pause
..	pause longue
a-	interruption au milieu d'un morphème
[xxx]	inaudible
a:	allongement de la voyelle
((x))	commentaire de la transcriptrice
((?))	transcription incertaine